



PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modes.

Depuis deux ans, la parure des femmes a tellement changé d'aspect, que tous les objets qui en font partie ont dû prendre une physionomie nouvelle. La blonde surtout a subi des innovations remarquables ; et, dans les magasins de M. Violard, on peut juger de quelle perfection elle était susceptible. Ce ne sont plus des dessins épais et massifs contrastant avec la finesse du réseau, mais des dessins légers, imitation de points d'Angleterre, et semés de jours qui forment une transparence et une variété admirables. M. Violard vient de terminer une robe magnifique, destinée à faire partie du trousseau de dona Maria : c'est une espèce de dessin fouillis, composé de guirlandes de fleurs s'entrelaçant les unes dans les autres, depuis le bas du jupon

jusqu'à la ceinture. A travers ce parterre charmant est jetée une ligne de gros bouquets, qui traverse diagonalement le devant de la robe. Il n'y a point de volant, le seul luxe est dans le goût et le travail.

Auprès de ce superbe objet, nous avons vu les débuts d'un autre chef-d'œuvre qui surpassera tout ce qui s'est jamais fait depuis la création des blondes : c'est une robe dont la richesse des dessins est inexplicable, et qui ne pourra, en vérité, convenir qu'à une royale destination. Mais on se marie auprès des trônes, et M. Violard a bien fait de composer cette splendide parure, qui lui méritera une mention honorable.

Il est encore d'autres nouveautés plus modestes qui se font remarquer dans ces beaux magasins : ce sont de nouvelles blondes pour mantilles, volans, voiles, etc., qui ont un champ plein, avec dessins de dentelles. Ce genre tout-à-fait nouveau

est charmant, surtout appliqué aux formes de mantilles exécutées chez M. Violard, et qui vont parfaitement sur les corsages, étant en quelque sorte travaillés en biais, de manière à ne froncer nulle part, bien que le dessin soit parfaitement étalé. La coupe des mantelets est aussi une des plus parfaites que nous ayons vues, flottant partout avec grâce, et n'ayant pas un pli qui puisse cacher un dessin. Enfin mille formes de collerettes dans tous les genres, de collets simples ou parés, de voiles, de mitaines, etc., etc., recommandent la maison que nous venons de citer *.

— Aux grandes solennités doivent s'attacher de grands noms; aussi était-ce de droit que M^{me} Minette fût chargée du trousseau de dona Maria, et que les magasins Sainte-Anne fournissent les principales étoffes qui y sont destinées. Parmi ce nombre, nous donnerons la description des plus remarquables parures; elles pourront donner une idée des charmans accessoires qui les accompagnent.

Une robe satin rose broché argent et velours marron de la plus grande richesse.

Une robe satin vert, garniture brochée en velours de même couleur.

Une robe de cour, tissu de Memphis. C'est un cachemire peint avec des fleurs et des dessins admirables et rehaussés par des effets d'or et de couleurs extrêmement vives.

Une robe satin bleu broché argent d'un travail superbe. Rien de plus frais et de plus élégant que cette étoffe.

Une robe gaze Sésostris à fond noir à grands bouquets en or formant losanges, d'un effet merveilleux.

Une robe sylphide, doublure lilas et gaze blanche. Cette robe est d'autant plus remarquable que, par un travail extrêmement curieux, les deux étoffes n'en forment qu'une.

Une robe satin royal Pompéia broché or et soie. Rien ne peut donner l'idée de

la beauté de cette robe, qui est éblouissante aux lumières. Le fond est fait de drap d'or avec des flammes couleur de feu et des bouquets en soie de diverses couleurs, brochés dans une rare perfection.

Une robe de fort satin blanc à petits bouquets en or très-rapprochés. Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus délicieux.

Une robe double poulx de soie à grands ramages brochés, moyen-âge.

Une robe satin fond noir avec une branche de lilas, couleur naturelle.

Une robe pour bals et grandes cérémonies en gaze de soie brochée en soie vert et bois: tous les ombrés sont en étincelles d'or.

Une robe de crêpe neige, dont les broderies en chenilles sont si légères et si bien disposées, qu'elles ressemblent à des perles fines.

Un chef-d'œuvre que nous ne nous sommes pas lassés d'admirer, c'est une robe de tulle à grandes palmes, composées de roses ombrées, avec de très-petits et très-légers liserés en or. Entre chaque palme est une guirlande de feuillage vert montant jusqu'à la ceinture, dont toutes les feuilles sont coupées et liserées par un filet d'or du plus brillant effet.

Une admirable nouveauté est une robe de crêpe à colonnes à jour semées d'étincelles en argent, et les dessins en soie plate liserés d'argent.

Une robe du matin en gros reps lilas broché à bouquets blancs est également une très-belle chose.

Nous n'énumérerons pas ici les robes de satin Pompadour, taffetas de Siam, etc., non plus que la description de trois robes de bal d'un goût tout nouveau, dont les modèles exciteront la surprise de nos élégantes lectrices qui visitent les magasins Sainte-Anne.

EXPLICATION DE LA COIFFURE.

Pour exécuter la coiffure, *planche du 10 décembre 1834*, il faut séparer les cheveux assez haut, afin d'avoir l'épaisseur nécessaire pour les côtés, les attacher à la hauteur des tempes, former la coque du bas, ramener la pointe des che-

* Rue Choiseul, n° 2.

veux devant et la faire ressortir de la coque comme si l'on formait un nœud, fixer la coque avec une épingle dans le cordon : du reste, former la seconde coque sur les doigts, de manière à perdre la pointe des cheveux. Les fleurs doivent être posées très-légèrement.

Pour la partie qui est derrière, on doit nouer les cheveux, les séparer en deux mèches, arrêter celle de gauche en avant à deux pouces du cordon, former la coque de gauche avec la mèche de droite, en portant la pointe à droite, former la seconde coque avec la mèche qui a été fixée, et la troisième en réunissant les pointes des deux premières coques.

La branche de fleurs qui accompagne les coques du côté gauche est arrêtée dessous.

Cette coiffure convient particulièrement aux visages réguliers et aux tailles un peu élevées.

BRODERIES.

Il est une industrie dont les progrès ont envahi la société; une industrie qui occupe agréablement les loisirs ou donne plus d'aisance à certaines classes, et même procure la vie à un nombre incalculable de personnes : c'est la broderie.

Dans les pays où elle est spécialement exercée, les mains les plus rudes, après avoir manié les lourds instrumens du jardinage et du labourage, viennent enfanter des objets de la plus grande délicatesse; nos élégantes sont à cent lieues de penser que ce qu'elles portent de plus fini, de plus joli, de plus délicat, de plus fait enfin pour les distinguer, sorte de mains de créatures dont elles renieraient pour ainsi dire l'homogénéité. Des paysannes de la plus basse classe coopèrent aux agrémens des parures les plus recherchées de la capitale. Cette industrie enfin, poussée à un si haut degré, est celle qui vient produire à nos yeux émerveillés les plus jolies broderies et à si bon compte.

Dans les promenades, aux spectacles, vous voyez partout des robes de cachemire, de cachemirienne, de soie ou autres riches étoffes; mais les broderies seules distinguent un goût épuré par la délicatesse et la grâce.

Il faut un œil exercé pour faire un

choix d'un bon goût : la légèreté, la netteté, la grâce de la pose sont les attributs des broderies préférées. Les moins chargées sont souvent les plus riches : les yeux aiment à distinguer jusqu'aux plus petits ornemens, pour en admirer le goût et l'effet.

Il y a à Paris une grande quantité de magasins uniquement composés de broderies. Chaque magasin a un choix particulier de modes, de nouveautés; mais chacun a ses prédilections.

M. Irroy, rue Neuve-Saint-Eustache, n° 36, a apporté dans cette fabrication une si grande perfection, que tout ce qui en provient est non seulement magnifique, mais d'une modicité de prix étonnante.

La broderie de Paris, qui est la plus belle du monde, est faite par des dames que les vicissitudes de la fortune ont obligées de se faire une ressource par ce travail. Il y a aussi une classe repoussée de la société, qui n'a d'autre ressource que dans cette partie; il est à remarquer que les plus beaux ouvrages sortent de ces mains impures. On a vu de ces femmes, ayant contracté l'habitude du travail, finir par devenir de bonnes mères de famille.

Nous avons quatre départemens qui font de la broderie, dont le centre commercial est à Nancy.

C'est cette si brillante branche d'industrie qui fournit l'existence à tant de malheureuses femmes qui souffriraient sans elle, et offre les parures les plus magnifiques et les plus distinguées. Notre broderie est devenue si célèbre, que le monde entier vient s'en procurer en France, patrie de toutes les modes.

Fragment

D'UN

VOYAGE EN POLOGNE.

Béni soit le siècle où je vis! siècle de foi et de simplicité, où l'on croit aux promesses des rois, aux sermens des époux,

à l'intégrité des magistrats, à la probité des gens de finances, à la modestie des poètes, aux paroles de tous enfin, comme aux bienfaits des révolutions.... Il n'y a pas cent ans qu'il m'eût été impossible de parler de *Pierre Dunin*, sans entendre mille voix s'élever contre mon récit. Les académiciens, les encyclopédistes m'auraient accusée de mensonge ou de stupidité, et la lumière qu'ils répandaient (moi, je l'appelle un incendie) réunissant autour de son foyer la société tout entière, je n'aurais pas eu un lecteur benévole. Mais, par la raison qu'en mettant trop de bois au feu, on a bientôt consumé les provisions de son bûcher, cette lumière qui éclairait nos pères s'en va s'épuisant et s'éteignant : c'est le moment que je saisis pour vous raconter, ô génération croyante ! un des épisodes de mon grand voyage dans le Nord.

J'étais dans la petite Pologne, dans le palatinat de Sandomir, dans le village de Zukow... Vous ne connaissez pas le village de Zukow ? Je l'aime autant, parce que je peux vous le décrire ; ce que je ne me permettrais point s'il s'agissait de Vauvirard ou de Bagnolet.

A Zukow, on voit un joli château moderne qui appartient aux descendants des rois Popiel, lesquels, dit-on, furent mangés par les souris ; mais j'ai toujours cru que c'était par leurs courtisanes... Le Popiel régnant alors à Zukow était, quand je visitai ses possessions, à commander un régiment de hussards polonais, qui faisait partie de la grande armée. Pour l'intelligence de la jeunesse, je dirai que l'on appelait ainsi celle des armées françaises que Napoléon promenait en personne dans les différentes capitales de l'Europe, dès que l'on pouvait s'y rendre à pied sec. Un vieux homme, qui n'avait pas d'autre nom que *Cosaque*, et que je reconnus sur-le-champ pour grand causeur, gagna mes affections comme je parus avoir obtenu les siennes. C'est un trésor pour un voyageur qu'un homme de cette espèce : grand,

droit, avec une chevelure et une longue barbe blanche, un sarreau bleu, et une corde en ceinture. On peut mettre dans la bouche de cet homme-là tout ce que l'on veut ; mais je ne veux y mettre que ce qui en sortit, parce qu'il n'y a pas de petite vérité qui ne soit plus intéressante que le plus gros mensonge. Peut-on d'ailleurs ne pas intéresser quand on raconte ce que l'on a vu dans le palatinat de Sandomir ? ce que l'on a recueilli d'un enfant de l'Ukraine ?

Il n'y a personne qui, en voyageant en Pologne, n'ait remarqué nombre d'églises et de chapelles qui, dans quelque coin, ne soient ornées d'un écusson portant un beau cygne au cou ondulé, aux larges ailes, au plumage éclatant comme la neige ? Je regardais ce signe comme un symbole de la pureté et de la force du christianisme. Je me trompais, et je l'appris de Cosaque en lui demandant quelques renseignements sur les ruines d'un vieux château, qui couronnaient pittoresquement une montagne située à un quart de lieue de Zukow. On voyait là des pans de mur renversés, des tours chancelantes ; des plantes parasites soutenant des assises de pierres énormes ; des ronces, des viviers, des liserons flottant comme de longs étendards ; puis des bouquets de sapin à feuilles raides et aiguës, contrastant avec le feuillage mobile des bouleaux, dont chaque coup de vent variait la couleur.

« D'abord, me répondit Cosaque, il y a long-temps que ces ruines auraient dû disparaître.... j'aiderais tout le premier à ne pas en laisser une pierre sur la montagne... Je sais bien que les caves y font en un an le vin de Hongrie... c'est une raison cela... mais les comtes Popiel en achètent tant de tonneaux à la fois, qu'ils pourraient bien attendre qu'il se fit dans les caves de leur château de Zukow.... Pas du tout, la provision est portée tous les ans dans le vieux château de Pierre Dunin, et l'on dit que cette grande mesure fait un point de vue.... Oui, monsieur ;

voilà la raison qu'a donnée le comte Casimir, quand tous ses serfs l'ont fait prier par un de ses gentilshommes de leur permettre d'abattre ces maudites ruines.... — Mais comment ces ruines nuisent-elles aux habitans de Zukow? — Comment?... Pensez-vous que des hommes vivent dans un château pareil?... il est rempli d'esprits malfaisans.... Ce sont des gémissemens, des cris... — Oh! l'imagination et la peur font entendre tant de choses!.... — Je n'ai jamais eu peur de ma vie, monsieur; et moi, moi, qui vous parle... il y a eu six ans cet été, j'arrivais de Wilna avec le comte Casimir... c'était le soir... un tems superbe... le jardin était plein de fleurs... la lune était claire... Une nuit si courte, la passer dans une maison!... pour un cosaque, c'est une triste chose qu'une maison... Je mets trois boîtes de paille dans le jardin; je me couche dessus, et je m'endors... Un lézard (vous savez qu'il est l'ami de l'homme) me passe sur le visage... j'ouvre les yeux, et je vois tout doucement descendre de la montagne un esprit blanc, aussi grand qu'un sapin. Il approche de moi, me regarde, et se met à rire... c'était comme si le ciel eût tonné... puis il tourne, retourne, se baisse, se relève, et me donne des coups de sa baguette de fer.... elle était rougie au feu de l'enfer, monsieur... et ses yeux m'attachaient à ma place comme avec des cordes... — Vous aurez fait un rêve... c'était le cauchemar... — Le comte Casimir lui-même n'a pas osé le dire.... Quand l'esprit blanc s'est en allé, je suis resté là... Au lever du soleil, le jardinier est venu; ça ne l'a pas du tout étonné, ni ma femme, ni aucun serf... Le valet de chambre français s'est mis à rire, en disant que j'étais ivre... j'ai manqué le tuer. Mon maître a entendu le bruit... mais il veut conserver ses caves, son point de vue... « Cossaque, m'a-t-il dit, c'est moi qui cette nuit ai été voir les effets de lune en robe de chambre; c'est moi qui me suis baissé pour

chercher un jonc avec lequel je t'ai frappé... » J'ai répondu : Monseigneur, que votre volonté se fasse en tout et partout... Mais je sais distinguer mon maître d'un esprit de ténèbre... j'ai vu l'esprit blanc, je l'ai entendu, il m'a battu... je ne l'oublierai jamais... C'est un grand malheur que vous mettiez le vin de Hongrie dans les caves du château de Pierre Dunin.... car vous saurez, monsieur, que Pierre Dunin n'était ni de l'Ukraine, ni de la Pologne : c'était un Suédois dont on ne savait pas d'où venaient les trésors. Il séduisit la femme du roi Waldemar ou du roi Magnus, je ne suis pas sûr; et Waldemar ou Magnus lui firent passer un sabre rouge devant les yeux.... Le voilà aveugle; on l'embarque avec tous ses trésors, et il arrive en Pologne. Vous croyez que cela lui sera égal d'être aveugle, puisqu'il est riche?... au contraire, il ne peut pas se consoler, et va trouver le saint archevêque de Cracovie, qui, après bien des prières, lui dit : « Bâissez trois couvens et sept églises, et Dieu vous rendra la vue ensuite. — Ce sera-t-il bien long, demanda Pierre Dunin? — Bâissez trois couvens et sept églises, répondit l'archevêque. » Voilà Pierre Dunin qui réunit tous les maçons, tous les charpentiers, et qui veut en savoir plus long que l'archevêque de Cracovie; il fait élever trente couvens et soixante-dix églises, et partout on y place son écusson avec le beau cygne que vous avez vu... Mais il ne voyait toujours pas clair. Il retourne à l'archevêque. « Homme orgueilleux, lui crie le saint prélat, que vous ai-je dit? bâissez trois couvens et sept églises.... » Oh! pour cette fois, il n'en fit ni plus ni moins, et il recouvra la vue... Il acheta des terres partout, et éleva tant de châteaux que, pour le malheur de Zukow, ici il en fit bâtir un.

La comtesse de BRADI.

LA FEMME EST LA FAMILLE.

Le Nouveau Contrat Social,

ou

PLACE A LA FEMME.

PAR M^{me} E. A. C.

La place n'est pas tenable, s'écrie M^{me} E. A. C. dans sa première brochure qui est un ardent manifeste, la femme est taillable et corvéable, subordonnée des subordonnés, réfléchissons-y. M^{me} E. A. C. y a réfléchi, et, sortant comme Moïse des foudres du Sinaï, Jésus du désert, ou Mahomet de sa grotte, elle s'est élancée du fond de ses silencieuses méditations pour dire : LA FEMME EST LA FAMILLE, ou, en d'autres termes, l'enfant doit porter son nom. Elle appuie cet axiome de raisons et d'argumens de physiologie que nul ne peut contester, surtout quand elle le commente par des vérités d'agriculture; certes, la femme est l'image de la fécondité de la terre, qui fertilise le germe et lui donne la vie. Sans nous arrêter davantage sur ces démonstrations toutes physiques, il en est une morale, ou immorale, si vous le jugez convenable, que M^{me} E. A. C. emploie victorieusement, à son avis, en disant à tout père, certain ou non certain de sa paternité : LA CERTITUDE EST OU NUL DOUTE N'EXISTE. Voici à coup sûr une dernière preuve bien singulière pour servir de fondement à une religion nouvelle.

Ne serait-ce pas ici la religion de la république? on peut bien le croire en lisant l'adresse aux mandataires du peuple, qui précède la seconde brochure, et où M^{me} E. A. C. demande sa place à la Chambre. Oh! la cruelle..... elle prétendait tout à l'heure qu'elle voulait alléger nos maux, faire notre bonheur, nous procurer une charmante existence, sans ennui, sans travail, grâce au tribut de la mère, et voilà qu'elle veut nous je-

ter dans les ouragans de la politique. Non! non! ne cherchons qu'à acquérir l'égalité intellectuelle; fuyons l'égalité sociale, si troublée, si agitée : bien mieux valent les doux soins de la famille, les charmes des arts savourés au logis, et laissons à l'homme qui sort des affaires la femme qui repose et console : c'est là une belle mission. C'est ce que la prophétesse en question appelle de l'esclavage et de la servitude; et, pour détruire le scrupule des bonnes ames que pourrait inquiéter la cote d'Adam, d'où, suivant la Bible, est sortie la femme, origine évidemment asservissante, M^{me} E. A. C. fait un second chapitre de la Genèse, suivi d'allocutions, de prières et de cérémonies liturgiques, qui prouvent que la déesse a de la poésie dans la tête. Il fallait bien dorer, comme on dit, la pilule, et entourer d'une éblouissante auréole les principes un peu trop positifs d'économie politique qui définissent le tribut de la mère, et la dot des jeunes filles qui remplacerait les allocations portées au budget pour les prêtres. Nous reviendrons ainsi aux prêtresses : toute femme, mariée ou autrement, en serait une, car la fécondité est sainte. Bref, toute la religion se résumerait dans ce bonheur universel que chacun ferait ce qu'il aime à faire.

Ce serait bien beau, et il ne se trouverait certes plus d'athées; mais il n'y a qu'un malheur, suivant moi, pour cette religion nouvelle, c'est qu'il lui faudrait une société toute fraîche, toute neuve, un déluge universel par exemple, un autre Adam, une autre Ève; le nouveau chapitre de la Genèse, suivant le nouveau Contrat social de la terre, serait..... comment s'appelle votre religion?..... saint-simonienne libre?... M^{me} E. A. C. promet de se nommer un jour, et elle baptisera sa grande pensée.

ERNEST FOUNET.

ÉLIE MARIAKER *

Il y a quelques mois que ce livre a paru sans bruit, sans annonces, mystérieux comme il voulait rester, car il est la mystérieuse histoire d'un amour de poète, profond, complet. Sur terre, il commence au bal et finit dans la tombe, mais pour durer toujours dans la mémoire, la pensée qui survit, l'âme immortelle qui remporte au ciel les bonheurs d'ici-bas. Élie Mariaker est de la famille du touchant Joseph Delorme : comme pour lui, un ami raconte sa vie, mais non sa mort ; car il a survécu à la perte de sa bien-aimée, désolé, désespéré, fou ; la mort ne vaudrait-elle pas mieux, et doit-on rester debout sur la terre qui oppresse une femme si belle ?

« Élie passionna cette femme qu'on regardait comme froide... Un observateur eût deviné qu'il y avait de son amour dans chaque ruban, dans chaque fleur qui paraît sa toilette ; c'était pour lui plaire, pour lui sembler en tout la plus belle. L'ensemble de sa mise était toujours charmant de grâce, parfait de convenance. La nuance de ses chapeaux, le genre de ses coiffures, le choix de ses guirlandes, la forme de ses robes, encadraient toujours merveilleusement la mélancolie de son regard, la blancheur de ses traits, la noblesse de sa taille, la nonchalance de sa démarche ; il n'y avait point art chez elle, mais instinct ; il n'y avait point travail, mais inspiration ; il n'y avait point amour propre, mais amour. »

Ceci n'est que le portrait, le profil, quelques lignes seulement ; mais il faut voir dans le recueil les poésies qu'inspira cette amante, combien elle était aimée, combien elle méritait de l'être.

Molle comme la nue ou l'eau de la vallée,
Calme comme à minuit l'azur silencieux,
Douce comme un sommeil qui vient délicieux,

* Henry Dupuy, rue de la Monnaie, n° 11.

Cette femme me semble une lyre voilée,
Dont l'intime harmonie est sans cesse exhalée !
Et son ame, oh ! son ame... un diamant des cieux,
Euehassé dans un corps charmant et gracieux,
Qu'illumine à reflets sa lueur étoilée.
Jeunes filles, laissez, car j'aime ses trente ans :
L'éclat de son été pâlit votre printemps ;
L'amour, soleil des cœurs, l'épanouit ; près d'elle,
Enfants, vous n'êtes, vous, que boutons sans odeur,
Qu'autels encor sans dieu, que foyers sans ardeur.
Être gai et jolis, elle, elle est grave et belle.

Littérature.

M. Ambroise Dupont vient de faire paraître la dernière livraison du roman intitulé : *Une Maîtresse de Louis XIII*. L'auteur de cet ouvrage, qui a déjà obtenu un grand succès, est M. X.-B. Saintine. Tout, dans ce drame, est vraisemblable ; les événemens s'y suivent naturellement ; les caractères sont bien observés, et les mœurs de l'époque y sont retracées avec une grande fidélité.

— M. Achille Duclésieux, qui l'année dernière a fait son début dans la littérature par un recueil de poésies religieuses intitulé *L'Âme et la Solitude*, vient de faire paraître un nouveau volume, *Exil et Patrie* *. C'est de cet ouvrage que nous empruntons la pièce suivante inspirée à l'auteur par la vue du tombeau d'une jeune fille.

Passez, passez, jeunes compagnes,
Vos yeux ne gardent pas les pleurs ;
Vos pieds errans dans les campagnes
N'aiment à fouler que les fleurs.
Votre vie a tant d'espérance !...
Votre couronne d'innocence
Se balance en festons si doux !...
Vos jours sont un rire candide,
Un rayon d'or, une eau limpide ;
Mais elle aussi fut comme vous !...

— *Les Aspirans de Marine*, par M. Edouard Corbière, sont une des plus heureuses apparitions de notre littérature. Nous reviendrons sur cet ouvrage qui fait grand bruit, et qui se trouve chez les libraires Denain et Delamare.

* Un volume, chez Eugène Renduel, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 22.

— Une nouvelle édition de la *Gaule poétique*, de M. de Marchangy, se publie en ce moment chez Delaunay Le luxe en est recherché et le prix modéré.

Après plus de soixante ans, le nom de Malfilâtre va redevenir populaire. Amédée de Bast, l'auteur ingénieux et facile de plusieurs jolis romans, vient de lui consacrer un ouvrage; il vient de mettre un roman sous l'invocation du poète. Nous engagerons nos lecteurs, et surtout nos lectrices, à lire *Malfilâtre*; c'est un ouvrage de sens et d'imagination, et remarquable sous le triple rapport du style, de la fabulation et du coloris. Amédée de Bast va compter un succès de plus.

Album.

La reine vient d'adresser, à Bordeaux, à M^{me} Janin divers objets pour être vendus au profit de la Société de Charité, dont M^{me} Janin est la présidente. Ces objets sont brodés par la reine et les princesses. Il y a un beau tapis à torsades d'or et soie brodé sur cachemire, un album en moire du dernier goût, et un César brodé sur velours d'un travail admirable.

— Il y a quelque tems que l'Acadé-

mie des sciences discutait sur des pluies de crapauds; nos grandes célébrités scientifiques, MM. Arago, Dalton et autres s'occupaient de donner des explications de ce phénomène. Rien de plus curieux que les dépositions de M. Thénard qui, en se promenant à Jouy, en 1833, est surpris par un orage, ouvre son parapluie qui, au lieu de le garantir de l'eau, l'empêche de recevoir des nuées de crapauds sur la tête; de M. Zichel qui, officier de chasseurs en 1808, vit pleuvoir sur sa troupe une quantité innombrable de petits crapauds; de M. L. Gayet qui, en 1794, étant de garde avec cent cinquante hommes, reçoit un déluge de ces animaux, et qui ordonne à ses soldats de se mettre à l'abri de cette singulière avalanche; enfin de M. Duparcque, racontant qu'un jour, le curé d'un village des environs d'Amiens, en août 1804, rentra avec lui dans son presbytère et en trouva les chambres et les cours remplies de crapauds et de grenouilles. Quant à nous, nous ne chercherons pas à interpréter ces phénomènes, nous nous contenterons d'en rire.

A ce Numéro est jointe la planche 1116.

Edition pittoresque et de luxe à 2 sous la feuille.

LES MILLE ET UNE NUITS,

Six vol. in-8°, papier superfin,

Ornés de douze Vignettes sur acier, dessinées par Giraud,

ET GRAVÉES PAR LES ARTISTES LES PLUS DISTINGUÉS.

Tous les Samedis il paraît une Livraison composée de cinq feuilles de texte (80 pages), ou de quatre feuilles (64 pages) et une gravure.

30 LIVRAISONS, FORMANT LES 3 PREMIERS VOLUMES, SONT EN VENTE.

En payant six livraisons d'avance, on recevra l'ouvrage à domicile, et les volumes brochés.

ON SOUSCRIT À PARIS,

CHEZ BEAULÉ ET JUBIN, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,

Rue du Monceau St-Gervais, n° 8, derrière l'Hôtel-de-Ville.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



Modes de Paris.

20 Décembre 1834.

N^o 1116.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra

Coiffure exécutée par M. Dubois rue St. Honoré 297.

Fleurs de M^{lle} Carlier Bord des Italiens. 2.

Robe en crêpe brodé garnie de fleurs M^{lle} Lepetit Duvivier rue neuve Vivienne 3.